

Le Monde

Le Pavillon de l' Arsenal décrit les multiples transformations de Paris

Une exposition sans parti pris prouve l'évidence : par touches plus ou moins spectaculaires, la capitale change

MÉTAMORPHOSES PARI-SIENNES. Pavillon de l' Arsenal, 21, boulevard Morland, 75 004 Paris. Tél : 42-76-33-97. Jusqu'à fin avril. Catalogue, 224 p., 249 F.

Jamais le Pavillon de l' Arsenal n'est aussi efficace et pertinent que lorsqu'il joue, dans ses expositions, de la pédagogie et de la séduction. Quelquefois, il en fait un peu trop, mais il suffit de s'y rendre pour constater qu'il est devenu un lieu familier des Parisiens, y compris de ceux qui n'appartiennent pas au milieu de l'architecture.

Les deux dernières expositions de l' Arsenal, l'une portant sur l'exportation du modèle parisien en Europe et au-delà, l'autre traitant du travail des ingénieurs dans la cité, ont été, avec leur catalogue, de belles réussites. La dernière de ses productions, « Métamorphoses parisiennes », a été confiée à Bruno Fortier, qui a plutôt pour habitude

de traîner ses guêtres à l'Institut français de l'architecture (IFA). Là-bas, rue de Tourmon, on théorise à qui mieux mieux, on rêve et puis l'on perd pied dans un univers mal défini, où l'utopie flirte avec l'avant-garde, le simple projet avec la réalité, tous accouplements qui ne sont pas sans danger.

DÉCEPTION

Ainsi Bruno Fortier avait-il livré à l'IFA un « Amour des villes » passablement surprenant, puisque, à parcourir les salles de l'exposition, on finissait par se dire que ce concepteur aimait tout et son contraire, ou bien le détestait, ou bien ne savait véritablement pas quoi penser. En somme, le dernier degré du renoncement critique. Dans la foulée, notre auteur a sorti un livre, à la fois recueil de textes, de dessins, d'œuvres et de considérations personnelles qui établissaient toutes les composantes d'une remarquable érudition, sans

qu'on puisse pour autant discerner quel lien unissait ces éléments ni ce que l'auteur voulait en définitive expliquer. Cela avait été une grande déception, Bruno Fortier ayant, par ailleurs, été l'instigateur d'un remarquable ouvrage, un « atlas de Paris », dont le titre, *La Métropole imaginaire*, montrait à quel point il savait alors faire la part du réel et du fantasmagorique, comment l'un naissait de l'autre et vice-versa.

Au Pavillon de l' Arsenal, Bruno Fortier revient à Paris, mais il est resté passablement imprégné par la névrose typique de l'IFA, qui est une forme de confusionnisme. Il cite à tout va des écrivains (Gracq, Huysmans, Hugo et quelques camarades de classe), des musiciens (on entend Verdi, Satie, Stravinski), et on y voit tout un ensemble d'images assez astucieusement choisies qui tendent à nous montrer que Paris a changé, pour le cas où l'on en aurait douté. Connu

comme le loup blanc, le texte d'une pléiade d'écrivains condamnant la construction de la tour Eiffel marque l'apothéose de cette démonstration.

DES EXEMPLES TĒNUS

En évitant de prendre parti, semble nous dire le responsable de l'exposition, évitons de laisser des traces de notre propre imbécillité, préservons notre fortune critique, puisqu'on voit bien que les monstres d'hier deviennent aisément les gloires d'aujourd'hui. Heureusement, la tour Eiffel mise à part, Bruno Fortier a plutôt cherché des exemples tĕnus des transformations de la ville. Ainsi, l'ajout d'une salle, d'ailleurs tout à fait réussie, dans les entrailles du lycée La Fontaine (16^e arrondissement), ou un bâtiment d'habitation près de Bercy, un jardin avenue Damesnil, ou encore l'aménagement des Champs-Élysées, l'éclairage des escaliers de Montmartre, sont-ils

autant d'exemples dont Fortier sert pour étayer la profondeur de sa thèse : Paris change peu à peu.

En contrepoint ont été accrochées toutes sortes d'images et de photographies propres à vous tirer les larmes, vision simpliste du Paris d'antan, expression de l'émotion d'Atget ou de Brassai devant les rues pavées et les villages qui composaient la capitale, y compris l'inévitable vue de Montmartre, colline bucolique, et le percement de l'avenue de l'Opéra, tarte à la crème qui est le symétrique au sol de ce que fut l'érection de la tour Eiffel en 1889.

Au passage, l'observateur aura noté qu'il est des transformations douces et d'autres peut-être nécessaires, mais assurément brutales. Il aura noté que les transformations douces n'ont jamais véritablement suscité l'ire des populations, tandis que les travaux d'Hausmann conduisirent plus d'un Parisien au suicide. A cet égard, il nous semble

que l'exposition aurait pu davantage s'inspirer de deux ouvrages-clés sur la sottise des ingénieurs, des architectes ou simplement du temps : le premier est le *Paris perdu* réalisé sous la direction de Claude Eveno (Editions Carré), dans lequel cette question des transformations se trouve beaucoup plus posément sérieuse. Mais sans doute la vision très critique des auteurs de l'ouvrage était-elle trop dure pour le maître d'œuvre de cette exposition.

Autre exemple prodigieusement révélateur du caractère parfois insidieux des transformations de la ville, l'ouvrage d'Alain Blondel et Laurent Sully Jaulmes *Un siècle passe* (Editions Carré), où sont exposés en trois dates-clés - 1910, 1970 et 1990 - ces rues et ces carrefours qui ont perdu leur mémoire comme nous avons perdu, largement perdu, celle de la ville.

Frédéric Edelmann

LE MONDE
17/02/1996